

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Le pont de la survivance

DRAME HISTORIQUE

Catherine Chevrot

1 Caractéristiques

Durée approximative: 120 minutes

Distribution :

1. **Mlle Charlotte Todd** : *71 ans*. Petit accent anglais. Née 30.11.1784 en Écosse. En 1822 (37 ans) elle a une fille hors mariage d'un certain Léonard Besserer. Elle place sa fille au couvent des ursulines. 1845 elle arrive à Montmagny (61 ans). Elle porte une robe noire avec un foulard autour du coup. Un gros ceinturon style militaire à la taille. Un chignon mal fait et des lunettes. Un peu de difficulté à se déplacer.
2. **Tharsile Todd** : *33 ans*. Fille de Charlotte. Née 5.7.1822. Mariée à J.B Corriveau le 18 septembre 1838 à 16 ans. Morte à New Jersey en mai 1892.
3. **Norbelle Corriveau** : *15 ans*. Fille de Tharsille et J.B née en 1840.
4. **Mademoiselle Maçon** : Employée de Jean-Baptiste à la chapellerie. Jeune femme. 1 scène. Légère déficience mentale.
5. **Sophie Saint-Pierre**; Voisine. Grande amie de Charlotte. Épouse de Nicolas Talbot. Une scène. Âge non mentionné. (Probablement proche de l'âge de Charlotte.)
6. **Jean-Baptiste Corriveau** : *38 ans*. Né en 1817 à St-Vallier. Se déplace avec une canne. Mort le 27.1 1870 au pénitencier de Kinsgton Ontario. De mauvaise santé. 53 ans.
7. **Florian Lizotte** : *Soixante cinq ans environ*. Voisin et amoureux de Charlotte. Connu pour prendre un coup...
Mesureur de bois retraité.
8. **Ignace Lecroitié** : (Personnage fictif) *40 ans environ*. Homme étrange, vêtu d'un grand manteau usé et d'un chapeau. A une sorte de bâton qui lui sert de canne. Travaille pour Charlotte ; enlève le crottin de cheval sur le pont et fait diverses tâches pour elle. A très peur de Jean-Baptiste. Aime beaucoup Tharsile.
9. **Voix de Léonard Besserer** : Accent Allemand. *37 ans*. Amoureux de Charlotte en 1821. Né à Château Richer, 26 mars 1786. Mort le 27 mars 1823. Lieutenant dans le 104^{ème} Régiment d'infanterie. Était capitaine d'un navire lorsqu'il mourut. (Père Allemand; Johann-Théodor Besferer)

Témoins

4 hommes et une femme.

Costumes : Époque 1985

Public: Adulte, adolescent

Synopsis :

Nous sommes en janvier 1855 à Saint-Thomas de Montmagny. La veuve Mademoiselle Todd, comme on la surnomme dans la paroisse, est propriétaire du pont Régent et instigatrice d'un droit de péage qui ne fait guère l'unanimité auprès des habitants de la région.

Écossaise arrivée au Québec dans sa tendre jeunesse, elle a un caractère bien trempé et ne se laisse pas marcher sur les pieds. Son sens des affaires lui a permis de se constituer un capital raisonnable qui fait bien des envieux.

Jamais mariée, elle n'a qu'une seule fille, Tharsile, qui a eu l'indélicatesse d'épouser un homme sans sa permission. Homme, qui plus est, qu'elle déteste par-dessus tout puisqu'en dehors de sa propension à l'alcool, il est doté d'une terrible réputation. En effet, le chapelier de Québec est soupçonné d'avoir agressé à mort une jeune fille employée chez lui.

Le 12 janvier 1855 dans la soirée, la veuve Mademoiselle Todd est retrouvée morte, baignant dans son sang au pied des escaliers... Que s'est-il passé ? Est-ce une chute ou peut-être l'œuvre de quelque vaurien de passage à Saint-Thomas ? Est-ce Ignace, son étrange employé, Florian, son amoureux, le livreur de bois peut-être ? Ou bien Jean-Baptiste Corriveau, le chapelier pressé d'hériter de sa belle-mère ?

(Histoire et personnages authentiques et/ou partiellement romancé)

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse suivante :

catherine.chevrot@cgocable.ca

Décor 1

La chapellerie ; Une table et chaise. Tissus. Un chapeau qu'elle est entrain de coudre.

Décor 2

Le salon de Mme Todd. Si possible, un escalier. Lampe à huile, table, chaises, fauteuils...

Note ; Pas de lampes ; Électricité arrivée en 1890

Scène ; Une sortie = cuisine. Une autre = entrée.

PROLOGUE

VOIX OFF

6 Janvier 1848. Dans le commerce de chapellerie de Jean-Baptiste Corriveau. Québec.
(*Mademoiselle Maçon est entrain de coudre un chapeau.*)

JEAN-BAPTISTE

(*Entre et vient se placer tout près d'elle. Voix mielleuse.*)

C'est presque l'heure, Mademoiselle Maçon !

MADemoiselle MAÇON

(*Sans le regarder*) Oui, j'achève, Monsieur Corriveau !

JEAN-BAPTISTE

Faites voir, un peu ! (*Se penche encore plus près*) Hum ! Oui... du joli travail ! Vous êtes très habile, mademoiselle ! Je me félicite chaque jour de vous avoir engagée.

MADemoiselle MAÇON

Je vous remercie, monsieur !

JEAN-BAPTISTE

Dites-moi ; Aimez-vous travailler pour moi, Mademoiselle Maçon ?

MADemoiselle MAÇON

Oh ! Oui ! Beaucoup, monsieur Corriveau...

(*On voit qu'elle aimerait lui dire quelque chose mais elle n'ose pas*)

JEAN-BAPTISTE

Bon, bon... tant mieux ! Tant mieux ! (*Fais quelques pas puis réfléchit tout en la regardant.*) Dites-moi... je viens de recevoir une nouvelle collection de rubans des Europes. Vous pourriez sans doute m'aider à les trier ?

MADemoiselle MAÇON

Mais... De coutume, n'est-ce pas Madame votre épouse qui s'occupe des fournitures ?

JEAN-BAPTISTE

Oui, c'est tout à fait vrai... mais elle est très occupée avec nos 5 enfants, vous savez et puis elle est à quelques semaines d'accoucher alors, il lui faut un peu de repos... par ailleurs, je crois que vous pourrez faire cela aussi bien qu'elle, c'est évident !

MADemoiselle MAÇON

Bon ! En ce cas, je veux bien. (*Elle pose son ouvrage.*) Avez-vous vu le journal du 2 janvier ? On y parle de votre commis ?

JEAN-BAPTISTE

Mon commis ?

MADemoiselle MAÇON

Oui, votre commis qui a disparu mystérieusement ?

JEAN-BAPTISTE

(*Distrain*) Ah ?

MADemoiselle MAÇON

(*Mal à l'aise*) Ils disent que la police a abandonné les recherches.

JEAN-BAPTISTE

(*Un peu en colère*) Et ils ont sacrément bien fait ! Ça fait plus de deux ans, il me semble qu'ils ont bien assez perdu de temps comme ça ! Sans compter celui à venir fouiller ma boutique de fond en comble et à me poser mille questions ! Qu'est-ce que j'en sais, moi,

de ce que font mes employés en dehors des heures d'ouvrage ! Il est peut-être parti en Russie ou en Chine après tout ! Hein ? Qu'est-ce que j'en sais ?

MADemoiselle Maçon

(Hoche la tête) Ma foi... c'est bien vrai... *(Petit silence. Puis mal à l'aise)* Monsieur Corriveau... j'aurais une faveur à vous demander : Vous savez que ma mère est très malade et il faudrait que je m'occupe d'elle... c'est qu'elle n'a que moi et...

Jean-Baptiste

Et bien, prenez une semaine de vacances, je m'arrangerai.

MADemoiselle Maçon

C'est à dire qu'une semaine...

Jean-Baptiste

Bon ! Vous voulez démissionner, c'est ça que vous essayez de me dire ?

MADemoiselle Maçon

Non, oh ! Non ! Ce serait plutôt comme un long congé... je reviendrai dès qu'elle ira mieux. C'est sûr.

Jean-Baptiste

(Fâché) Bon ! Une autre qui m'abandonne ! Faites donc ce que vous voulez ! *(Se détourne, les bras croisés)*

MADemoiselle Maçon

(Le rejoint, met une main sur son bras) Il ne faut pas m'en vouloir, Monsieur Corriveau... j'aime énormément ma mère, vous savez... elle est si malade...

Jean-Baptiste

(Se tourne vers elle, regard glacé, s'approche) Bien sûr, je comprends cela. Une mère, c'est bien important ça, hein ? *(La saisit par le bras et l'attire vivement hors de la scène tandis qu'elle résiste)*

MADemoiselle Maçon

Mais que faites-vous ? Mais lâchez-moi, enfin ! *(Puis une fois hors de scène)* Non ! À moi ! Au secours !

ACTE I

Scène 1

VOIX OFF

Une année plus tard, dans le commerce de chapellerie de Jean-Baptiste Corriveau.
(Jean-Baptiste entre dans son atelier désert. Il ne reste plus qu'un vieux carton dans un coin et une table retournée à l'envers. Il fait quelques pas, tristement, regardant autour de lui.)

Jean-Baptiste

(En colère) Et voilà ! Fermé pour cause de faillite ! Ah ! La maudite ! La maudite !
Un chapeau se trouve à terre. Il se penche pour le ramasser et l'essuie du revers de sa manche puis, furieux, le jette violemment devant lui.

Entre Tharsile. Ses yeux dardent des éclairs.

THARSILE

Cela te rappelle-t-il d'heureux souvenirs, Jean-Baptiste ?

JEAN-BAPTISTE

(Se retourne, furieux) Tharsile ! Comment oses-tu me dire une chose pareille avec tout ce que je viens déjà de subir ? Je veux bien croire que tu sois fatiguée et que tes mots dépassent ta pensée mais tâche donc de faire un peu attention !

THARSILE

Il me paraît que c'est plutôt cette pauvre jeune fille qui aurait dû faire attention !

JEAN-BAPTISTE

Quoi ? Tu m'accuses, maintenant ? Mais qu'est-ce qui te prends ? J'ai déjà été jugé, je te le rappelle et déclaré innocent. *(Crié)* Innocent ! Entends-tu ?

THARSILE

(S'approche, au bord de la crise de nerfs) Innocent ? Hum ! Faute de preuves ! Tu appelles ça innocent, toi ? Comment as-tu pu me faire une chose pareille, Jean-Baptiste ? Comment ? Je t'ai donné ma vie... j'ai tout quitté pour toi. Je n'ai pas vu ma mère pendant plus d'une année et cela sans que tu ne t'inquiètes le moins du monde de savoir si cela m'était pénible ou lui faisait de la peine...

JEAN-BAPTISTE

Mais c'est toi qui t'es fâchée contre elle parce qu'elle ne voulait pas que tu m'épouses !

THARSILE

Oui ! Oui parce que je t'aimais de tout mon cœur, Jean-Baptiste. Je l'ai sacrifiée pour toi.

C'était là, le fruit de ma ferveur et de mon amour à ton égard mais toi, au lieu de m'en savoir gré, tu ne disais que duretés à son endroit ! Souviens-t'en !

T'es-tu déjà seulement demandé ce que ma mère a pu ressentir lorsque je lui ai dit que je ne la verrai plus ? Il n'y a rien que nous n'ayons pas fait pour toi et c'est ainsi que tu nous récompenses ? C'est ainsi que tu nous traites ? Et nos six enfants, Jean-Baptiste ?

As-tu pensé un seul instant à eux ? À ce que tu allais leur faire subir ? Mais bien sûr, tout cela ne veut rien dire pour toi ! Hein ? Tu te moques bien de nous autres !

JEAN-BAPTISTE

Mais tu es folle ! Je vous aime de toute mon âme !

THARSILE

Tu nous aimes ? Tu nous aimes ? *(Rire hystérique)* C'est parce que tu nous aimes que tu as violé et battu à mort cette pauvre fille ? Es-tu rendu complètement aliéné ?

JEAN-BAPTISTE

Je te l'ai expliqué mille fois déjà ! Elle voulait partir, je l'ai mise à la porte, voilà tout ! Bon, c'est vrai que j'ai peut-être été un peu rude mais je ne lui ai fait aucun mal et quand j'ai quitté la boutique, elle était vivante. J'ignore ce qui s'est passé ensuite, je suis rentré directement chez nous... ce n'est pas moi, tu entends ?

THARSILE

(Crie) Comment as-tu osé nous faire une chose pareille ?

JEAN-BAPTISTE

Tharsile... je n'ai rien fait, je te...

THARSILE

Monsieur veut ! Monsieur a un caprice et Monsieur ordonne alors on doit lui donner tout ce qu'il désire sans quoi il se sert ! On doit être à son service et se taire, c'est bien cela ?

(Le pousse) Réponds ! On est quoi pour toi, Jean-Baptiste ? Tes domestiques ? Tes esclaves ? As-tu remarqué que nous étions des êtres humains avec un cœur et des

sentiments ? Dis-moi, est-ce que tu pensais à nous lorsque tu la violais ? Est-ce que tu pensais à Wenceslas et à son handicap ou à Edmond qui était sur le point de venir au monde ? Pensais-tu au désespoir de ma mère ? Pensais-tu à notre mariage et à toutes ces belles promesses que tu m'avais faites ce jour là ? Pensais-tu à moi ? Réponds ! À quoi est-ce que tu pensais lorsque tu commettais cet acte diabolique ? À rien, c'est ça ? Parce qu'un homme ne peut plus penser quand il voit de la chair fraîche. Là, il n'a plus de cervelle et se transforme en animal en chaleur prêt à tout pour assouvir ses bas instincts. *(Le pousse violemment au point qu'il en échappe sa canne. Elle la ramasse et l'en menace. Il recule.)* Tu mériterais que je te tue, Corriveau ! C'est ça que tu mériterais ! *(Crie)* Je vais te tuer, tu entends ? Te tuer ! Te tuer ! *(Il recule encore, effrayé, en tentant de la calmer)*

JEAN-BAPTISTE

Tharsile, enfin ! Arrête ! Je te jure que ce n'est pas moi... je te jure... *(Elle s'effondre en larmes, lâche la canne et se tient la tête. Il vient alors la prendre dans ses bras.)*

Tharsile, écoute-moi, je t'en supplie ! Je n'y suis pour rien. Tu sais très bien que je n'aurais jamais été capable de faire une telle chose. Je t'aime, ma douce, jamais je n'ai regardé une autre femme que toi et puis tu sais bien que je suis incapable de violence. Comment peux-tu penser un seul instant que je sois coupable de telles horreurs ? Je ne te reconnais plus. Enfin, Tharsile ! Je t'en conjure, regarde-moi ! Souviens-toi de moi, de nous, de ce couple que nous sommes, que nous étions le jour où j'ai passé ce jonc à ton doigt. Je t'aime, ma chérie, tu sais comme je t'aime, tu sais que ce n'est pas moi. Je suis victime de jaloux qui voulaient s'assurer que je ne leur ferais plus concurrence.

C'est tout ! Le monde est méchant, Tharsile, mais pas moi ! Pas moi !

(Il la force à relever la tête) Tharsile... regarde mes yeux et dis-moi que tu me crois ! Ne m'abandonne pas comme les autres l'ont fait, ne me laisse pas tomber, ma douce ! *(Elle se détourne. Il lève le ton, voix saccadée de sanglots)* Tharsile ! Je te le jure ; Ce n'est pas moi, tu entends ? Ce n'est pas moi ! Ah ! Je comprends, allez ! Si j'étais à ta place, j'aurais sûrement fini par y croire aussi... je ne t'en veux pas tu sais et si tu veux me frapper, alors frappe-moi ! *(Tombe à genoux)* Vas-y ! Frappe-moi donc ! Tue-moi si cela peut te soulager et je le comprendrai. Je m'en irai heureux car si tu le fais c'est que tu m'aimeras encore. Je préfère mourir avec ton amour que vivre abandonné.

(Crié) Allez ! Tue-moi donc que l'on en finisse ! Mais avant je t'aurai alors juré sur ma vie toute la sincérité de mon cœur et toute la rigueur de mon innocence et tu sauras qu'auprès de toi et de mes enfants, se trouvera toujours un cœur qui vous aime et qui n'a jamais battu que pour vous. *(Prend sa tête dans ses mains et pleure. Elle se tourne vers lui, hésitante)*

THARSILE

Peux-tu me jurer sur ta vie que tu n'es pas coupable, Jean-Baptiste ?

JEAN-BAPTISTE

(Lève la tête vers elle) Oui, sur ma vie, Tharsile, je te le jure sur ma vie ! Je n'ai rien fait... je n'ai rien fait... Ce n'est pas moi ! Comment aurais-je fais, Grand- Dieu ! Alors que je tremble à la simple idée de te perdre. Je ne suis rien sans toi, Tharsile, et si tu m'abandonnais, j'en mourrais et je sais que toi aussi. *(Un temps)* Regarde-moi et dis-moi que ce n'est pas vrai ! Hein ? Que ferais-tu sans moi, Tharsile ? Aurais-tu encore le cœur de vivre si je n'étais plus là ? Que ferais-tu toute seule, sans personne pour te

protéger, pour veiller sur toi ? On est lié l'un à l'autre depuis le jour où l'on s'est connu et il en sera toujours ainsi. Tu le sais, dis ? Tu le sais ?
Jamais je ne ferai quoi que ce soit qui puisse te faire du mal... jamais !

THARSILE

(S'approche et le prend dans ses bras) Mon Dieu ! Oh ! Pardonne-moi mon chéri ! Pardon... pardon... Je ne sais pas ce qui m'arrive, tout se précipite dans ma tête... Tous ces gens au procès qui t'en voulaient et t'accusaient... ça m'a virée à l'envers. La pauvre mère malade de cette jeune fille qui me suppliait et s'accrochait à moi en pleurant toutes les larmes de son corps... Cela m'a fait si mal.

Ah ! Je deviens folle, je n'en peux plus. Tout cela est trop dur ! Je veux que l'on s'en aille, Jean-Baptiste. Allons à Saint-Thomas, près de ma mère. On se trouvera bien un logement, ma mère connaît beaucoup du monde, tu sais. Oui, oui, quittons cette ville aujourd'hui et repartons à zéro, tu veux ? On ne reparlera jamais de tout cela, jamais !

JEAN-BAPTISTE

Ah ! Ma douce ! On ira où tu voudras. Tu le sais, auprès de toi, le monde entier me semble être un paradis. Il n'y a que toi au monde qui puisse me comprendre, Tharsile, que toi au monde...

ACTE II

Scène 1

VOIX OFF

Sept ans plus tard.

11 Janvier 1855, dans la maison de Charlotte Todd. Paroisse de Saint-Thomas de Montmagny. Onze heures du matin.

(Salon de Charlotte. Lumière s'allume. Charlotte se berce dans son fauteuil et lit à haute voix)

CHARLOTTE

Au jour où je m'en vais, je voudrais être sûr de vous avoir dit, Charlotte, tout ce qui habite en mon cœur. Je voudrais que vous soyez certaine de mes sentiments ainsi que, par le fait même, de l'assurance de mon retour. Vous savoir dans les tourments m'affecterait plus que je ne saurais dire et c'est pourquoi je vous écris, à la hâte, ces quelques mots avant d'embarquer. J'ai bien vu votre peine ces derniers jours, malgré toute votre volonté de me la cacher et si je n'ai pas semblé en faire grand cas, ce n'était que par soucis de ne pas l'empirer.

Je n'ai pas les mots pour vous dire tout ce que je ressens. C'est difficile pour moi, Charlotte. Je suis un militaire, solitaire plus que je ne l'aurais souhaité jusqu'au jour de notre rencontre. Je ne sais pas toujours comment exprimer tout cela... Mais ne doutez pas que vous êtes pour moi tout ce qui me donne envie de vivre. Tout ce qui me rend heureux. Quand bien même ne m'aimeriez-vous pas que je serais encore heureux. Je suis heureux de vous aimer tout simplement. Heureux comme personne, j'en suis sûre, ne l'a été avant moi ni ne le sera jamais plus.

Alors que vous m'aimiez, c'est le bout du monde et là-bas, là où je vais, vous serez aussi et dans chaque parcelle de mon âme...

(Puis elle ferme les yeux un instant. On frappe. Elle ne bouge pas. On frappe à nouveau.)

CHARLOTTE

(Crie) Les capots, sur le crochet ! *Entre Tharsile avec une gamelle. Elle est mal à l'aise.*

THARSILE

Bonjour Maman !

Aujourd'hui c'est moi qui vous apporte votre dîner. Jean-Baptiste est sorti...

CHARLOTTE

La regarde par-dessus ses lunettes

Hum ! Tu veux dire que tu t'es encore disputée avec lui ? *(Et comme Tharsile va pour nier, Charlotte la coupe)* Ça va faire six ans que vous êtes installés à Saint-Thomas, je commence à connaître vos petites habitudes...

THARSILE

(Soupire en s'asseyant) Ah ! Vous savez, ce n'est pas sa faute. Le destin n'a pas été tendre avec lui malgré tous les efforts qu'il a faits. Parfois, lorsqu'il réalise ce qu'est sa vie, cela le met hors de lui. Ce n'est pas facile, pour un homme, de ne pas réussir à subvenir aux besoins de sa famille. Il se sent diminué, impuissant...

CHARLOTTE

Hum ! Il aurait mieux valu qu'il le soit, je n'aurais pas autant de bouches à nourrir !

THARSILE

Oh ! Maman !

CHARLOTTE

(Rit) Voyons Tharsile ! Ne sois pas aussi indignée. Tu sais bien que je les adore, tes enfants. Le seul énorme défaut qu'ils aient, c'est leur père !

THARSILE

(Se lève puis se détourne en soupirant)

J'aimerais tellement trouver les mots qui pourraient vous expliquer qui est Jean-Baptiste afin que vous puissiez enfin l'aimer comme je l'aime...

CHARLOTTE

(Se frappe les cuisses) Sweet mother of God ! Tu aurais beau me réciter le dictionnaire au complet que tu n'y parviendrais pas. *(Se lève et la rejoint)* Ton mari, ce n'est pas un mari, ce n'est pas non plus un homme. Tiens ! Lis donc le livre que mon amie Sophie Saint-Pierre m'a offert et tu verras ce que c'est qu'un vrai homme. *(Lui tend un livre)*

THARSILE

(Regarde le livre) Les Hauts de Hurlevent ? Voyons mère ! Heathcliff, c'est un fou. C'est cela que vous appelez un homme ?

CHARLOTTE

Et alors quoi ? Il a bien beau être fou ! Lui au moins, il est prêt à tout pour celle qu'il aime... ce qui n'est pas le cas de ton adorable époux.

THARSILE

(Elle lui rend le livre) Ce ne sont là que balivernes. Aucun homme n'est ainsi en réalité. Ce livre n'est rien d'autre que le rêve d'une vieille fille de trente ans qui ne connaissait rien de la vie. Les hommes qui aiment aussi fort, ils n'existent que dans les rêves des femmes. Croire à cela, c'est se condamner à la désillusion.

CHARLOTTE

Ou au bonheur ? *(Elles échangent un regard)*

THARSILE

Je l'ai, le bonheur, maman ! Il n'est peut-être pas aussi grand que celui que vous avez eu mais je m'en contente fort bien.

CHARLOTTE

(Grimace) Cela ne s'appelle pas du bonheur mais de la résignation, Tharsile !

THARSILE

Oh ! Maman ! Je ne suis pas venue vous trouver pour vous entendre me dire des sottises et des duretés. Ce n'est vraiment pas là ce dont j'ai besoin.

CHARLOTTE

(Met une main sur son bras) Mais que pourrais-je te dire ? Des menteries te plairaient-elles d'avantage ? Il me fait de la peine de te voir aussi mal mariée, ma fille. Ce n'est pas de cela que je rêvais pour toi, tu sais. Je rêvais d'un grand et beau mariage... *(Penchée vers elle, ton cynique)*... Auquel j'aurais assisté ! Avec un homme digne et respectable autour duquel ne volerait pas une nuée de rumeurs malsaines telles des mouches autour d'un tas de fumier. Hum ! Connais-tu une seule mère qui ne serait pas de semblable opinion ? Serais-tu heureuse si Norbelle ou Malvina épousait un gueux que l'on soupçonne de meurtre ?

THARSILE

Certes non ! *(Porte une main sur son cou)* Ce ne sont que des rumeurs, maman. Vous savez bien que Jean-Baptiste n'aurait jamais été capable d'une telle atrocité !

CHARLOTTE

(Regard de défi) Hum ! N'est-il point homme à cela ? Regarde ce qu'il t'a fait, à toi ! Tu avais à peine seize ans, tu n'étais encore qu'une petite fille et il t'a forcée à l'épouser en cachette.

THARSILE

Il ne m'a pas forcée, je l'aimais !

CHARLOTTE

(Rire cynique) Tu l'aimais ? Ah ! Sweet Mother of God ! Mieux vaut entendre cela que d'être sourde ! Tu aimais un homme qui n'était pas capable de te respecter et d'attendre que tu sois majeure ? Qui n'était pas capable, par amour pour toi, de solliciter la bénédiction de ta mère et t'offrir un mariage digne de ce nom ? C'est de ce genre d'homme là dont tu étais entichée ?

THARSILE

Et quand bien même aurait-il fait tout cela, qu'est-ce que ça aurait changé ? Vous ne l'auriez pas aimé davantage !

CHARLOTTE

C'est vrai, mais j'aurais au moins été rassurée un peu. Que peut-on redouter d'un homme qui ne respecte rien, dis-moi ? Le pire ! Je veux bien admettre que l'on se marie pour le meilleur et pour le pire mais là, c'est lui qui a eu le meilleur et toi qui as le pire. Beau partage !

THARSILE

C'est vrai qu'il n'a pas eu toujours la bonne manière d'agir. M'épouser sans votre consentement n'était guère adroit, je vous l'accorde. Mais sa maladresse n'était après tout que le témoin de l'empressement de son amour.

CHARLOTTE

Et c'était aussi pour l'empressement de son amour qu'il violait une fille à Québec l'an dernier, et la battait tellement qu'elle en perdait la vie ?

THARSILE

(S'énerve) Mais tout cela est faux !

CHARLOTTE

Je le vois presque chaque jour, son grand respect, quand il vient ici pour me quêter de l'argent et me couvrir de gentils mots si je le lui refuse.

THARSILE

C'est vrai que Jean-Baptiste est parfois un peu capricieux et s'empporte facilement mais c'est uniquement quand on se moque de lui ou qu'on lui répond mal... ce que vous faites bien souvent.

CHARLOTTE

Bon ! Ça va être de ma faute, maintenant ! Tu as raison, la prochaine fois, je lui donnerai mon argent avec un bouquet de fleurs et une petite révérence ! *(Se détourne et lève les yeux au ciel.)* Sweet Jésus ! J'ai parfois l'impression de parler une langue étrangère.

THARSILE

(La rejoint, soupire) Ah ! Je vous comprends mère, mais ne pourriez-vous essayer de le voir tel qu'il est, pour une fois ?

CHARLOTTE

Et toi, quand le feras-tu ? *(Elles s'affrontent du regard. Charlotte reprend)* Tu ne l'as encore jamais vu. Tout ce que tu vois, c'est un homme que tu as imaginé. Tu ne vois qu'une image que l'amour t'envoie. Lui, il se cache confortablement derrière, sachant très bien que tu n'iras jamais le chercher là. Ah ! Ma pauvre Tharsile ! Je ne peux pas te défendre contre toi-même et c'est là toute ma triste réalité. Je ne peux qu'assister à ce drame et me taire. C'est dur pour une mère, tu sais...

THARSILE

Et ne croyez-vous pas que cela soit dur pour moi ? Que serais-je sans lui, dites-le-moi donc ? Il m'aime maman, et il est si romantique, parfois...

CHARLOTTE

(Cynique) Romantique ! Hum !

THARSILE

Il m'aime et moi aussi je l'aime, et j'ai besoin de lui auprès de moi et ce, quoi que vous en pensiez. Si je devais le perdre alors ma vie serait finie... J'aimerais tellement que vous puissiez comprendre cela.

CHARLOTTE

C'est fait, rassure-toi ! C'est bien là, le pourquoi de ma désolation.

(Se détourne les bras croisés.)

THARSILE

(Hésite puis dit tristement) Bien. Je vais donc rentrer.

CHARLOTTE

Assis-toi donc un brin ! À moins que tu ne sois pressée de retourner te faire engueuler ?

THARSILE

Il me semble que c'est ce que je fais ici aussi.

CHARLOTTE

(Une main sur la boucle de son ceinturon) Ton père me disait souvent que l'on reconnaît un homme au bruit que fait sa botte sur le pavé. Celui qui se faufile discrètement sur la pointe des pieds et que l'on n'entend pas venir, a de quoi à cacher.

THARSILE

Jean-Baptiste est discret, cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas un homme.

CHARLOTTE

(S'asseyant, rêveuse) Lorsqu'il arrivait chez nous, j'entendais son pas dans le chemin.

Je bondissais puis courrais à sa rencontre... une vraie jouvencelle ! *(Elle rit.)*

Je voulais lui dire mais... ce soir-là, c'était la veille de son départ... je n'ai pas pu, tu comprends. *(Elle fait balancer sa chaise berceuse. Les yeux clos.)* Il avait quelque

chose dans le regard... je ne sais pas trop quoi... Enfin ! Je n'ai pas pu lui dire.

Léonard aurait pourtant été si heureux de l'apprendre. Il me disait souvent qu'il rêvait d'avoir des enfants. Il t'aurait tellement aimée, Tharsile, tellement !

Il jouait avec les bambins, sur la place, alors qu'il était dans le 104^{ème} régiment d'infanterie. Il avait un grand cheval alezan, magnifique. Les bambins voulaient tous monter sur le cheval ou porter son chapeau. Il riait et les faisait monter avec lui pour leur faire faire un tour. Il était leur héros... *(Un temps. Sourire triste)* Et le mien aussi !

THARSILE

Maman...

CHARLOTTE

(Tirée de sa rêverie, surprise) Oui ?

THARSILE

Racontez-moi encore comment vous l'avez connu ?

CHARLOTTE

Un temps. Elle sourit vaguement tout en se berçant.

C'était quatre ans après la mort de mon père, en 1820. J'habitais encore l'appartement de mon père, à Québec, à l'intersection des rues Sainte-Hébert et Laval. Je me souviens que ce jour-là, c'était le déluge. Un rideau de pluie et de brume recouvrait la ville toute entière. Tout était abominablement triste et monotone. Je ne sais pas d'où il est arrivé, ni où j'allais d'ailleurs... J'ai entendu le bruit de ses bottes qui résonnaient sur le pavé mouillé. J'ai levé la tête et distingué une ombre étrange qui s'approchait de moi.

J'aurais dû avoir peur mais au lieu de cela, je n'ai ressenti que soulagement. C'était comme si je voyais approcher ma destinée, elle allait enfin émerger d'au milieu de l'obscur brouillard de mon existence. *(Un temps)* On s'est retrouvé ainsi, face à face, au bout de la rue Sainte-Hébert. Seuls au milieu de la grisaille de ce lieu désert et martelé par le tambourinement inlassable de la pluie. Il m'a lancé alors :

"Diantre ! Je ne pensais pas revoir le soleil avant mille ans !"

(Rire) Et je me souviens avoir pensé alors qu'il ne devait pas exister sur terre plus bel homme que lui. *(Puis redevient triste et se lève.)*

Ah ! Et puis pourquoi parler de ça ? Il me semble que j'aurais bien mieux à faire.

THARSILE

(La rejoint et met une main sur son épaule, attendrie) Vous l'aimez encore, n'est-ce pas ?

(Un temps, elle est songeuse puis elle se détourne)

CHARLOTTE

Le destin fait des choix Tharsile. Nous autres, on les subit. Alors, que l'on aime encore ou que l'on n'aime plus, cela ne change pas grand chose, finalement.

THARSILE

(Vient s'asseoir près d'elle) Maman ! Il y a une question que j'aimerais vous poser à propos de mon père. Je ne souhaite pas vous bouleverser et si vous ne voulez pas répondre, je vous comprendrai...

CHARLOTTE

Pose là donc, ta question ! On verra bien ce que j'en ferai.

THARSILE

Vous m'avez toujours dit que mon père ignorait mon existence jusqu'à son tout dernier jour, hors, je suis née en juillet 1822 et mon père est mort en mars 1823... que s'est-il donc passé durant ces huit mois-là ?

CHARLOTTE

(Soupire) Lorsque j'ai su que j'étais enceinte, Léonard était à la veille de repartir en mer. J'ai essayé de lui dire mais je n'y suis pas arrivée. J'ai eu peur qu'il décide de renoncer à sa carrière pour rester auprès de moi. L'armée, c'était toute sa vie et puis, il avait été promu capitaine de vaisseaux quelques temps auparavant. Je ne pouvais pas lui faire ça, tu comprends ?

Le dernier soir, il était très étrange, morose... pas seulement triste de me quitter, non, il y avait autre chose. Maintenant je peux bien imaginer qu'il savait qu'il ne reviendrait pas, qu'il le sentait peut-être, mais à l'époque, je n'ai pas compris. Il m'a dit de curieuses phrases en allemand...

VOIX DE LÉONARD (ou dit par Charlotte)

Wieviel Tage ohne Sie, bevor Gott mir zurücknimmt

(Combien de jour sans vous avant que Dieu me reprenne)

Meine Liebe, alle Meere der Welt werden nicht ausreichen, mich von Sie zu entfernen.

(Mon amour, toutes les mers du monde ne suffiront jamais à m'éloigner de vous)

CHARLOTTE

Il ne parlait la langue de son père que lorsqu'il n'allait pas bien. Comme s'il ne voulait pas que l'on sache ce qu'il souffrait. Le lendemain, quand il est parti, il m'a dit qu'à son retour il me demanderait en mariage. J'ai voulu lui répondre, lui dire tout de suite que ma réponse serait oui, lui apprendre que nous allions avoir un bébé mais il ne m'a pas laissé parler. Il m'a donné un baiser puis est monté sur son cheval et est parti au galop, sans se retourner. Je crois qu'il le savait, Tharsile. Oui, il le savait. *(Soupire et regarde au ciel)* J'entends encore son pas dans le corridor. La nuit, surtout, je l'entends... il ne m'a jamais quittée, tu sais. Je peux encore le voir aussitôt que j'en ai envie. Ses grands yeux bleus apparaissent alors devant moi et il me sourit. J'entends sa voix aussi... oui !

Sa voix...

THARSILE

Mais qu'est-il arrivé ?

CHARLOTTE

(Baisse la tête) Il devait partir pour un an mais il est tombé malade en Europe et n'a pas pu revenir comme il était prévu. Il s'est finalement rétabli mais sur le chemin du retour, il fut pris des fièvres. Aussitôt accosté à Québec, on l'a transporté à l'hôpital Général

mais trop tard. Il est mort durant le trajet. C'était un 27 mars de l'an 1823, le lendemain de son 37^{ème} anniversaire. Tu avais déjà huit mois...

Ce n'est qu'un mois plus tard que Louis-Théodore, son frère qui était notaire, est venu me prévenir. Il m'a remis une lettre que m'avait écrite Léonard durant sa maladie puis sa boucle de ceinturon frappée à ses initiales. (*Désigne la boucle de sa ceinture*) C'est tout ce qui me reste de lui. (*Elle fait quelques pas puis regarde au loin*)

Hum ! On dirait qu'il va neiger. Oui, il pourrait bien neiger.

Dieu que les hivers sont durs, ici ! On dirait que les beaux jours ne reviendront jamais.

THARSILE

Que disait-il dans cette lettre, Maman ? (*Charlotte se tourne pour la regarder, hésite puis finalement sort la lettre qui se trouvait dans le milieu du livre dont elle parlait plus haut et la tend à sa fille qui la survole. Durant ce temps, Charlotte lui en cite une phrase par cœur*)

...Car si je ne puis vivre ce grand bonheur sur terre, j'irai l'arracher des griffes même de l'enfer. Ainsi, il sera le cruel témoin de ma survivance.

Votre très dévoué Léonard Besserer.

(*Elle replie la lettre et la replace dans le livre.*)

THARSILE

(*Songeuse*) Il devait vous aimer beaucoup... (*Un temps, comme pour elle-même, pour se reconforter*) Jean-Baptiste m'aime de la même manière, vous savez, mais il me le montre différemment, c'est tout. Lorsque je l'ai rencontré, il était si passionné qu'il en était émouvant. Il avait toujours peur que je le quitte, que je ne l'aime plus ou qu'un autre vienne me voler à lui. Il avait même pleuré un jour où je lui avais dit qu'il serait mieux d'attendre ma majorité pour nous marier. Je ne l'ai pas choisi par hasard... vous m'avez tellement parlé de papa que je savais à quoi devait ressembler un vrai homme et, malgré tout ce que vous pouvez en penser, malgré ses sautes d'humeurs, Jean-Baptiste est un vrai homme. Comme mon père. (*Charlotte la regarde, consternée, soupire sonore*) Ce que vous prenez pour de la violence n'est en fait que de l'emportement devant son impuissance à résister aux injustices de la vie. Oh ! Il serait seul, cela ne lui ferait rien mais c'est pour moi qu'il se bat. Il dit que c'est sa passion pour moi qui le brûle parfois. Un homme peut-il être coupable de trop aimer ? Non, bien sûre ! Aussi, je ne peux que me sentir flattée. N'est-ce pas, mère ?

CHARLOTTE

(*Elle lui sourit puis se détourne, fait quelques pas.*) Il pourrait bien neiger... Dieu que les hivers sont durs, ici...

THARSILE

(*La considère un instant*) Mère, ne vous êtes-vous jamais ennuyé de l'Écosse ?

CHARLOTTE

Oh ! Que si ! (*Une main sur le cœur*) My bonnie Scotland est toujours restée dans mon cœur, c'est sûre. J'avais 16 ans lorsque mon père m'a emmenée avec lui. Ce n'est pas facile à cet âge-là, tu sais, surtout que je n'avais jamais quitté mon village. Mon père, lui, était habitué car il était marchand et voyageait beaucoup entre l'Écosse et le Canada. Il approvisionnait la Marine Britannique à Québec et s'occupait de pêche dans le golf du Saint-Laurent. On ne le voyait pas souvent... Ses affaires marchaient bien, on peut même dire qu'il avait fait fortune. Il possédait du terrain un peu partout. Grosse Île, tiens ! En face. Bien elle lui appartenait ainsi que plusieurs autres... En 1792, il fut même élu

député du Devon, c'est-à-dire de la région de Saint-Thomas et L'Islet, et en 1804, il a été promu capitaine dans la milice.

THARSILLE

Et votre mère ?

CHARLOTTE

Ma mère s'était habituée à vivre sans lui. Mon père voulait que l'on aille s'établir au Canada mais elle ne voulait pas s'en aller. Puis elle est décédée lorsque j'avais 16 ans. Mon père est alors venu me chercher. Nous sommes parti sur un grand voilier et nous avons traversé la mer. C'était un voyage magnifique...

Sauf qu'en arrivant ici, j'ai pris peur. Je ne comprenais pas la langue, ne retrouvait rien de ce qui m'était familier, et puis surtout je n'osais rien faire. Lorsque mon père m'envoyait faire des courses ou lorsqu'il me fallait parler à quelqu'un, j'étais pétrifiée. Je me sentais envahie par une grande détresse et une grande solitude. J'ai même pensé à repartir mais, en 1802, c'était le début de la crise économique en Grande-Bretagne et mon père connaissait bien des déboires dans ses affaires lors de cette terrible année. Il était tout seul et puis en Écosse, il ne me restait plus rien. Alors je m'y suis faite...

(Soupire) Ah ! J'aurais beaucoup aimé y retourner. Maintenant c'est trop tard, je suis trop vieille !

Scène 2

On frappe.

CHARLOTTE

Les capots, sur le crochet !

Arrive Ignace. Il passe la tête par la porte (Rideau)

CHARLOTTE

Tiens ! Ignace ! Viens-t-en voir par-là, toi, il faut que je te cause.

(Il s'approche et regarde Tharsile avec un large sourire.)

CHARLOTTE

À quelle heure, je t'ai dit, pour ta soupe ?

IGNACE

Onze heures... 11. *(Montre l'index de chaque main)*

CHARLOTTE

Et il est presque midi. Ce n'est pas une auberge, ici. Tâche de t'en souvenir !

IGNACE

(La regarde étrangement et serre son manteau contre lui)

Ignace s'en souviendra sûrement... Enfin si Dieu le veut !

CHARLOTTE

Sweet Mother of God ! Envoie à la cuisine ! *(Il y va. Charlotte le suit et sur l'entrefaite, M. Florian arrive de l'autre côté. Durant ce temps-là, Tharsile prend le livre pour voir la lettre de son père à nouveau.)*

Scène 3

Entrée de Florian. Il tient un petit bouquet de fleurs.

THARSILE

Monsieur Florian !

FLORIAN

Bien le bonjour, ma jeune dame ! Comment vous portez-vous par cette glaciale journée ?

THARSILE

Bien ! Ma mère est dans la cuisine avec Ignace. Les enfants ne vont pas tarder.

FLORIAN

Bon... Je repasserai alors.

THARSILE

Mais non, mais non. Venez !

FLORIAN

C'est que, voyez-vous, je ne voudrais pas déranger leur repas.

THARSILE

Voyons ! Vous savez comment est ma mère, elle adore avoir de la visite.

FLORIAN

(Ricane) À l'exception peut-être de celle de son gendre !

THARSILE

Hum !

FLORIAN

À ce propos, comment va-t-il, votre époux ? Ses affaires reprennent-elles ?

THARSILE

Hausse les épaules

Les temps sont durs... il n'est pas facile de faire des affaires en ce moment. Cela dit, avec l'arrivée du chemin de fer, cette année, cela va peut-être bien faciliter les choses un peu.

FLORIAN

Il devrait se lancer dans le bois. L'encan, c'est pas payant, ça, croyez-moi ! Le bois, c'est l'avenir ! Horatio Nelson Patton, mon ancien patron, cherche des ouvriers à ce que l'on m'a dit. Il devrait aller se proposer.

THARSILE

C'est que voyez-vous, Jean-Baptiste est un peu pris du dos...

FLORIAN

Ah ! Je vois... *(Un temps. S'éclaircit la gorge.)* Madame votre mère est-elle d'heureuse humeur, aujourd'hui ?

THARSILE

Ma fois, j'ose le croire.

FLORIAN

Tant mieux, tant mieux... *(Un temps durant lequel il regarde son bouquet.)*

THARSILE

Vous savez, Monsieur Florian, je vous aime bien et je pense que ma mère aurait bien besoin d'un ami tel que vous pour s'occuper d'elle. Elle dit toujours qu'elle n'a besoin de personne et elle fait la forte mais ce n'est qu'une façade, si vous voulez mon avis.

FLORIAN

(*Songeur*) Ah ! Je me souviendrai toujours du jour où elle est arrivée. Ce jour-là, mon cœur a battu si fort que j'ai réalisé que je n'avais jamais vraiment vécu avant cela. Je l'ai vu et je me suis dit ; C'est elle ! Oui, c'est la femme que Dieu m'envoie pour partager ce qui me reste de temps à vivre. C'était le 30 novembre, jour de son anniversaire et jour de la Saint-André ; La fête du Saint Patron des Écossais. Eh oui ! On se doit de savoir ça quand on est amoureux d'une Écossaise ! (*Sourit, attendrit*) Pour elle, j'ai même arrêté de boire, vous savez ! C'est incroyable ça, non ?

Quand je suis avec elle, je n'ai pas besoin de boire pour être grisé, de toute façon. Je l'aime de tout mon cœur, Madame ! De tout mon cœur et d'un amour pur et noble, sachez-le, mais là ça va faire neuf ans que je l'attends. Neuf ans de patience et d'espérance et pour tout vous dire ; Je n'en peux plus. Je suis vraiment à bout, Madame. Cela me ronge de l'intérieur et me rend fou. Je suis presque vieux, vous savez ! Je n'aurais pas le temps d'attendre encore dix ans. Aussi, peut-être que vous pourriez m'aider dans ma démarche... c'est que voyez-vous, il semble que je n'aie pas la moindre grâce à ses yeux. (*Durant qu'il parle, Ignace le rejoint tout en s'essuyant grossièrement la bouche du revers de sa manche et se place proche derrière lui à son insu*)

J'ai pourtant tout essayé mais tout ce qu'elle trouve à me répondre c'est que notre amitié lui suffit et...

IGNACE

L'amitié... (*Ricane*) Les hommes s'accrochent aux autres comme des sangsues. Quelle étrange habitude !

FLORIAN

Bien figures-toi que c'est d'amour, dont je parlais, mon brave !

IGNACE

Misère ! Encore bien pire ! (*Se tapote le ventre*) Ignace a la peau de la bedaine bien tendue et vous offre le bonjour ! (*Salut de son chapeau et part*)
Il sort tandis qu'arrive Charlotte.

THARSILE

Je verrai ce que je peux faire... (*Tapote l'épaule de Florian*) Pour l'instant je vous laisse... (*Elle embrasse sa mère puis s'en va*)

Scène 4

CHARLOTTE

Tiens ! Lizotte ! Vous voilà ?

FLORIAN

Oui... et voilà des fleurs pour ma princesse.

CHARLOTTE

(*Rit tout en prenant le bouquet.*) Votre princesse ? Sweet Jésus ! Vous avez besoin de lunettes, mon ami.

FLORIAN

J'ai celles de mon cœur, Charlotte.

CHARLOTTE

(*Lui tapote le bras, amusée*)

Vous êtes un grand romantique, Lizotte. Mais j'ai bien peur d'être un peu trop vieille pour apprécier ce genre de choses.

FLORIAN

Ah ! Attention ! N'insultez pas la femme que j'aime !

CHARLOTTE

(Sourit. Un temps puis se détourne) Merci pour les fleurs.

FLORIAN

(Soupire en s'asseyant) Vous êtes dure avec moi, vous savez ?

CHARLOTTE

(S'assoie aussi et le taquine) Vous avez raison. Ce doit être pour cela que vous m'aimez.

(Ils échangent un regard amusé)

FLORIAN

Et vous m'aimez aussi, avouez-le donc, qu'on en finisse !

CHARLOTTE

(Taquine) C'est bien ce que je disais ; vous avez besoin de lunettes !

FLORIAN

(Faussement fâché) Et quoi ? Je suis trop vieux ?

CHARLOTTE

Voilà !

FLORIAN

Bon ! Je m'en vais bouder chez moi ! *(Se lève)*

CHARLOTTE

Et pourquoi ne le feriez-vous pas ici ? Au moins, vous ne vous serez pas déplacé pour rien.

FLORIAN

(Se rassoie fièrement, index pointé vers elle) Ah ! Vous voyez ? Ma présence vous fait plaisir.

CHARLOTTE

Faute de mieux...

FLORIAN

(La regarde pour s'assurer qu'elle plaisante. Elle, lui jette un coup d'œil par-dessus ses lunettes) Peu importe dans quel mot vous me le dites, Charlotte, je sais que vous m'aimez bien. Il faudra que nous songions à nous marier !

CHARLOTTE

Malheureux ! Taisez-vous donc, vous allez faire neiger ! *(Elle secoue la tête)*

FLORIAN

(Un temps) Et cela va-t-il mieux avec votre gendre ?

CHARLOTTE

Au contraire, c'est de pire en pire ! Il vient sans arrêt mendier de l'argent et quand je lui refuse, il tombe en colère... je vous avoue que par moments, il devient effrayant.

FLORIAN

En ce cas, ne lui ouvrez plus la porte !

CHARLOTTE

C'est bien ce que je fais. Depuis quelques temps, je ferme toutes les portes à double tour.

FLORIAN

Je vais lui parler, moi, vous allez voir !

CHARLOTTE

Non, n'en faites rien. Cela ferait des chicanes avec ma fille... elle a déjà bien assez de soucis comme cela. *(Se lève)* Que diriez-vous d'un petit thé à la Bergamote, Lizotte ?

FLORIAN

(Se lève et la suit vers la sortie) Bergamotte, Lizotte, Charlotte... Diantre ! Que tout cela va bien ensemble, ne trouvez-vous pas ? Nous sommes décidément fait l'un pour l'autre, ma chère. *(Ils sortent)*

Scène 5

VOIX OFF

11 Janvier 1855. Un peu avant quatre heures de l'après-midi.

(Florian est assis. Arrive Sophie St-Pierre. Elle tient un petit baluchon de tissu.)

SOPHIE

Bonjour Monsieur Lizotte. Charlotte n'est pas là ?

FLORIAN

Si. Elle est au grenier. Elle ne devrait plus tarder maintenant. Asseyez-vous, Madame Saint-Pierre, nous allons l'attendre ensemble.

SOPHIE

Au grenier ?

FLORIAN

Oui, elle est allée chercher une pièce d'or qu'elle tient absolument à me montrer. C'est une pièce que lui aurait offerte son père quand elle était petite.

SOPHIE

Oui, elle me l'a montrée à moi aussi. Elle en est très fière et la montre à tout le monde.

FLORIAN

Ce n'est guère prudent ! Une pièce de 32 livres, ça peut tenter bien des vauriens.

SOPHIE

En parlant de vauriens... *(Un peu énervée)* Savez-vous ce que je viens d'entendre ? Ah ! C'est une honte ! Figurez-vous que Nicolas, mon mari, a rencontré Charles Labonté ce matin. Il lui a raconté que cet été, il voulait passer sur le pont à péage mais n'avait pas d'argent pour payer. Il est passé rapidement et Charlotte a voulu l'en empêcher. Ils se sont légèrement querellés mais il est passé quand même en la bousculant un peu. En arrivant de l'autre côté, il a rencontré Corriveau qui lui a demandé de quoi il s'était entretenu avec sa belle-mère. Lui ayant expliqué, il a entendu Corriveau lui répondre ;
"Jetez-là donc à l'eau, cette vieille sacrée gueuse-là !"

FLORIAN

Oh ! L'ignoble scélérat ! Mais, cela ne me surprend point, vous savez. En novembre, alors que j'arrivais, j'ai entendu Corriveau demander de l'argent à Mlle Todd sur un ton des plus rudes.

SOPHIE

Oui, il fait cela presque tous les jours, à ce qu'elle m'a dit.

FLORIAN

Sauf que cette fois-là, il insistait avec véhémence alors elle lui a répondu qu'il n'en aurait pas car cela faisait des années qu'elle nourrissait toute sa famille et qu'il n'avait

qu'à travailler pour le gagner. Alors il s'est mis à crier en tapant sa canne à terre ; "Vous verrez que j'en aurai, de l'argent, et ce, bien vite car, avant que l'hiver ne soit passé, je vous tuerai !"

SOPHIE

Oh !

FLORIAN

J'ai rassuré Mlle Todd en lui disant que je ne le pensais pas capable de faire ce qu'il disait mais j'avoue que ce qu'elle m'a répondu m'a glacé le sang.

SOPHIE

Et quoi donc ?

FLORIAN

(Se penche pour lui dire plus bas) "Il a fait deux victimes à Québec. Ça ne le gênera pas d'en faire une troisième" et elle a ajouté ; "Je vous prends à témoin, Lizotte !"

SOPHIE

Grand Dieu ! Vous voulez dire qu'il aurait tué deux personnes en ville ?

FLORIAN

Ah ! Moi je ne dis rien, je suppute !

SOPHIE

(Se tenant les joues des deux mains) Bien j'espère que vous supputez faux, Monsieur !

FLORIAN

(Secoue la tête et regarde au loin) Tout à l'heure, elle m'a avouée qu'elle avait peur de lui. Elle qui était si confiante avec le monde, trop même, voilà qu'elle ferme toutes ses portes à clefs et se barricade même la journée. Pauvre Charlotte ! Elle vit dans la peur.

C'est intolérable !

SOPHIE

C'est effroyable, Monsieur Lizotte ! Je n'en crois pas mes oreilles. *(Un temps. Quelques pas.)* Et dire qu'à l'époque, Charlotte vivait chez Corriveau, à Québec !

FLORIAN

(Surpris) Ah ?

SOPHIE

Oui. En fait, quand sa fille a épousé Corriveau, Charlotte était insultée et n'a pas voulu les voir durant toute une année. Elle était très opposée à ce mariage, voyez-vous, et quand Tharsile lui en a parlé, elle a refusé catégoriquement. Il faut dire que le prétendant en question, avait une bien mauvaise réputation en ville.

Mais Corriveau a profité de l'absence de Charlotte dans le Haut-Canada pour faire nommer un tuteur ad hoc à sa fille. Lequel a alors autorisé son mariage avec lui. À son retour, Charlotte a bien sûr manifesté le plus grand désappointement quant à cet événement et depuis, elle nourrit contre lui, une haine et une aversion dont elle ne fait mystère à personne.

Enfin, un an après le mariage, leur premier enfant est né; Wenceslas, le petit bossu. Son cœur s'est alors attendri. Ah ! Il est tellement charmant, cet enfant-là, ce n'est pas surprenant !

FLORIAN

Oui, c'est tout à fait vrai !

SOPHIE

Et là, elle a demeuré plusieurs années avec la famille à Québec. Corriveau avait un petit commerce de chapellerie, mais... il ne faisait pas de grosses affaires et c'est Charlotte qui, bien souvent, mettait la main à sa bourse. Finalement, elle a dû en avoir assez et est venue à Saint-Thomas. C'était en 45, si je me souviens bien.

FLORIAN

Oui, c'est juste. En novembre 1845. Bien l'histoire dont je vous parlais s'est déroulée vers 48. Figurez-vous que Corriveau a été accusé d'avoir violé une jeune fille, couturière, qui travaillait chez lui. Laquelle était morte, disait-on, des suites de ce crime. Une enquête a été tenue devant un jury, constitué de paysans pris au hasard, présidée par le coroner qui procéda à l'autopsie du corps de cette jeune fille. Ce jury a déclaré qu'elle était en effet morte par suite du viol commis sur sa personne par Corriveau, c'est à dire des coups qu'il lui avait assenés durant la dite agression. Cependant, quand le coroner a réuni, selon la procédure légale, le grand jury, cette fois-ci constitué de 12 jurés triés sur le volet, il en a été tout autrement. Celui-ci a conclu que le manque de preuves l'obligeait à ne pas procéder contre lui. La jeune fille l'avait pourtant bel et bien accusé sur son lit de mort malheureusement elle était un peu dérangée, si vous voyez ce que je veux dire... (*Se tapote la tempe de l'index*) en conséquence, son témoignage était irrecevable.

Quoi qu'il en soit, depuis cette époque, la réputation de Corriveau était gravement compromise dans l'opinion publique. D'ailleurs, cette circonstance avait réveillé le souvenir d'un jeune homme, commis chez Corriveau, qui avait disparu plusieurs années auparavant sans que personne n'en ait entendu parler depuis.

SOPHIE

Horreur ! Mais... êtes-vous sûr de cela ?

FLORIAN

Je suis allé consulter les journaux de cette époque alors vous pensez si je suis sûr !
Ce doit être pour cela qu'ils ont quitté Québec et sont venus s'installer ici.

SOPHIE

(*Se tient les joues*) Oh ! C'est affreux ! Enfin, tout de même, s'il n'a pas été condamné, il faut bien croire qu'il y avait eu une erreur. Je ne peux pas croire que cet homme-là, père de 8 enfants, puisse être aussi malveillant.

FLORIAN

Et quoi ? N'a-t-il pas menacé Charlotte ?

SOPHIE

(*Le regarde, dubitative*) Pensez-vous sincèrement qu'il pourrait... Oh ! Non ! Je ne peux pas croire une chose pareille, Monsieur Lizotte. C'est impossible ! Il peut bien vouloir de l'argent sans pour autant se rendre jusqu'à une telle extrémité, tout de même !

FLORIAN

Nul ne sait de quoi l'être humain, même le plus doux soit-il, peut être capable, Madame Saint-Pierre. À plus forte raison, un être qui a un passé tel que le sien... il y a de quoi se poser des questions, vous ne croyez pas ?

SOPHIE

Vous savez, Ignace a une peur bleue de Corriveau. Quand il le voit, il part en courant et en criant. Il est terrorisé. On dit que les fous voient des affaires que nous autres on ne

voit pas... *(Ils se regardent. Lourd silence. Elle frissonne. On entend sonner quatre coups d'horloge)*

SOPHIE

Grand-Dieu ! 4 heures ! Je dois filer. *(Elle lui tend son baluchon de tissu)*
Tenez ! Vous donnerez ceci à Charlotte ; ce sont des biscuits que j'ai faits ce matin.
Dites-lui que je reviendrai ce soir. Ne la laissez pas seule, surtout !

FLORIAN

Je vais essayer mais vous la connaissez...

SOPHIE

(Elle secoue la tête, puis part et se retourne, les mains jointes) Ah ! Je suis si inquiète pour mon amie, Monsieur Lizotte. Je suis toute bouleversée. Tenez ! Regardez ! J'en tremble ! *(Elle secoue la tête puis part prestement. Lizotte va pour s'asseoir dans le fauteuil mais quelqu'un arrive)*

Scène 6

(Entre JEAN-BAPTISTE. Il semble ivre)

JEAN-BAPTISTE

Tiens ! Lizotte ! Quel bon vent t'a amené jusqu'ici ?

FLORIAN

(Hausse les épaules avant d'aller s'asseoir) Certainement pas le même que le tien !

JEAN-BAPTISTE

(Se penche vers lui) En es-tu sûr ?
Charlotte arrive finalement et le voit. Grimace.

CHARLOTTE

Bon ! Qu'est-ce que tu veux, Corriveau ?

JEAN-BAPTISTE

(Cynique) J'ai mis mon capot sur le crochet !

CHARLOTTE

(Sur le même ton) Quelle tristesse ! J'espère qu'il n'aura pas le temps de réchauffer !

JEAN-BAPTISTE

Je viens chercher ma femme.

CHARLOTTE

(Se détourne) Tharsile est rentrée, il y a plus de deux heures.

JEAN-BAPTISTE

Ah ? Bon ! J'étais sorti... *(Il vacille)*

CHARLOTTE

(Cynique) Oui ! À la taverne ?

JEAN-BAPTISTE

Non madame ! J'étais chez Murphy, figurez-vous. Wenceslas vous le dira, il était avec moi. *(Moqueur)* Il voulait voir sa fille, la belle Émilie. Et quoi ? Je ferai toujours bien ce qu'il me plaira. *(Frappe un coup de canne à terre)*

CHARLOTTE

(Grimace) Comme toujours !

JEAN-BAPTISTE

(Lui fait un sourire forcé tout en s'approchant d'elle.) Tharsile m'envoie vous demander une livre et demie. Elle doit faire soigner les enfants et le docteur Beaubien ne veut plus nous faire crédit.

CHARLOTTE

Une livre et demie ? Sweet Jesus ! C'est-y Beaubien qui a viré fou ou avez-vous fait quinze nouveaux enfants durant la nuit ? *(Il est surpris et ne répond pas. Elle reprend)*
De toute façon, ma fille ne m'a parlé de rien.

JEAN-BAPTISTE

Bien c'est moi qui vous en parle, en ce cas. Ça lui prend une livre et demie.

CHARLOTTE

C'est ça, j'en parlerai à mon cheval. En attendant, je vais réchauffer la soupe. Rentre donc chez toi, Corriveau !

JEAN-BAPTISTE

La soupe pour votre loufoque ? *(Rire dissonant)*

CHARLOTTE

(Se plante devant lui, voix tranchante) Lui au moins, il a le cœur pur et la seule chose qu'il vienne chercher ici, c'est un bol de soupe et une caresse dans le dos, pas comme certain ! *(Elle sort. Il veut la suivre mais vacille encore et se retient à Florian)*

JEAN-BAPTISTE

Ah ! Vous, lâchez-moi !

FLORIAN

Venez ! Allons-nous-en !

JEAN-BAPTISTE

Oui, allez-y donc ! Il faut que je parle à ma chère belle-maman.

FLORIAN

Écoutez, Corriveau, je n'ai pas à vous dire...

JEAN-BAPTISTE

Justement Lizotte ! Vous n'avez rien à me dire alors laissez-moi tranquille et rentrez donc chez vous ! Vous pensez que je ne sais pas ce que vous manigancez à tourner autour de la vieille ? Ça arrangerait bien vos affaires, ça, de l'épouser, hein ? Comme ça vous seriez sur le testament. Bien n'y comptez pas trop parce qu'elle a une fille et huit petits enfants qui vont passer avant.

FLORIAN

(Insulté. Se redresse) Oh ! Comment osez-vous tenir de tels propos ? Pour votre gouverne, Monsieur, mes affaires vont très bien. J'ai de confortables revenus car, **Moi...** j'ai travaillé toute ma vie comme mesureur de bois et je ne convoite le bien de personne en ce bas monde. Et puisque vous le prenez ainsi, tenez-vous donc debout tout seul !

Il le lâche avec brusquerie. JEAN-BAPTISTE vacille et perd presque l'équilibre.

JEAN-BAPTISTE

C'est ça ! Bousculez-moi pendant que vous y êtes ! Je vais vous dire une bonne chose, moi, Monsieur ; Je ne suis pas né de la dernière pluie ! C'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire la grimace, hein ! Je vous vois venir avec vos gros sabots, mon vieux !

FLORIAN

Moqueur

Hum ! Je vois que les proverbes de l'almanach sont utiles à quelqu'un !

Scène 7

(Entre Tharsile.)

THARSILE

Ah ! Tu es là ? Je te cherchais partout.

JEAN-BAPTISTE

Ah oui ? Bien j'étais là... comme tu peux voir, ma douce !

THARSILE

Mais tu es ivre ?

JEAN-BAPTISTE

Moi ? Voyons donc ! Quelle idée !

THARSILE

(Le toise) Que fais-tu ici ?

JEAN-BAPTISTE

Va donc dire à ta mère que ça me prend une livre et demie pour payer Beaubien, elle ne veut rien entendre.

THARSILE

Beaubien ? On ne doit rien à Beaubien.

JEAN-BAPTISTE

Baisse le ton. (Florian secoue la tête et puis s'en va.)

Je dois une balance d'une livre et demie à Alexis pour les pelleteries. Ça fait deux mois que j'attends que ta mère vende celles que je lui ai confiées. De toute façon, elle finira bien par me les payer. Alors quoi ? Elle peut bien me faire une petite avance, non ?

(Elle se détourne et croise les bras, ce qui énerve JEAN-BAPTISTE)

Oh ! Toi, on sait bien, ta mère passe avant moi, hein ? Mes soucis ne t'intéressent pas.

THARSILE

Hier, tu lui as déjà emprunté trois livres, Jean-Baptiste. Voyons ! Cesse donc de lui faire des malices !

JEAN-BAPTISTE

Oui, mais hier, c'était hier et je ne savais pas qu'Alexis viendrait mendier pour ma dette.

THARSILE

Si elle s'est proposée pour vendre quelques-unes de tes pelleteries, c'est uniquement pour te rendre service. Je te rappelle qu'elle ne tient pas un magasin de fourrure ! Elle en vend une ou deux à l'occasion quand elle rencontre quelqu'un qui est intéressé, c'est tout. *(Entre ses dents)* Laisse-là donc tranquille et viens-t-en !

JEAN-BAPTISTE

(S'énerve) Son grenier est plein d'argent et nous on crève de faim. Tu trouves ça normal ? L'argent qui dort, ça sert à quoi ? On est vivant, nous autres.

Elle, à son âge, elle n'en a plus besoin. Je vais aller lui expliquer une fois pour toute !

THARSILE

(Sur le bord d'exploser) Tu ne feras rien ! Tout le monde mange à sa faim ; toi, moi et tous nos enfants et ce, parce que ma mère nous entretient. L'aurais-tu oublié, par hasard ? Auras-tu oublié qui est-ce qui paye des cours de musique à Wenceslas et Malvina ? Que ferait-on sans l'aide de ma mère, peux-tu me le dire ?

JEAN-BAPTISTE

(Cherche quelque chose à dire mais, ne trouvant rien, fait un large mouvement de bras en signe d'abandon) Pfff ! (Il s'en va en titubant, croisant Ignace qui arrivait. Ignace, le voyant, lève sa canne en avant de lui pour se protéger et pousse un cri d'effroi puis s'en va en courant. Charlotte revient.)

CHARLOTTE

Tharsile ? Où sont Lizotte et Corriveau ?

THARSILE

Partis !

CHARLOTTE

(Cynique, les mains jointes) Alléluia !

THARSILE

(La prend par le cou en soupirant) Ah ! Maman !

CHARLOTTE

Quoi ? L'as-tu vu, ton prince charmant ? Chaud comme un thea pot, pas capable de se tenir debout et empestant la vinasse ? Tout un homme, ça ! Un romantique, disais-tu ? Ah ! Ça se sent ! Tu veux que je te dise ? Si j'avais été plus jeune, je l'aurais jeté dehors avec perte et fracas.

THARSILE

(Un temps, mal à l'aise) Je sais... C'est l'alcool qui ne lui convient pas. Quand il boit, il se conduit très mal mais le reste du temps, il est charmant, je vous assure ! De toute façon, il ne boit pas souvent... en ce moment il a des soucis, c'est pour ça. Il a besoin de réconfort.

CHARLOTTE

De réconfort ? *(Rit)* Mais oui, c'est l'évidence même !

THARSILE

(Se détourne) Vous ne pouvez pas comprendre... n'en parlons plus, voulez-vous ? Je suis fatiguée de ces animosités.

CHARLOTTE *(La regarde, désolée, puis lui tapote le bras) Ma pauvre petite fille ! J'aurais tellement voulu te voir heureuse avant de mourir.*

THARSILE

Mais je le suis, maman, j'aime mes enfants et j'aime mon mari...et puis ne parlez pas de mourir, cela m'exaspère, vous le savez.

CHARLOTTE

(Sourit)

À mon âge, il faut commencer à y penser un peu, tu sais, j'ai tout de même 71 ans.

THARSILE

Bien nous y penserons plus tard.

CHARLOTTE

Hum ! C'est ce que je me disais, lorsque mon père était malade ; plus tard, encore plus tard, il nous reste du temps... mais un après-midi, alors que je surveillais son sommeil, j'ai vu qu'il ne lui en restait plus. Il a ouvert les yeux d'un coup puis m'a regardée et a essayé de me parler mais, incapable d'en trouver la force, son geste s'est finalement terminé dans un sourire. Il avait 74 ans.

ACTE III

Scène 1 VOIX OFF

12 janvier 1855, début de l'après-midi.
(Ignace entre tandis que Charlotte somnole dans son fauteuil. Il va s'asseoir. Semble désespéré et frappe ses chaussures du bout de sa canne.)

CHARLOTTE

(Ouvre les yeux et le regarde, surprise)
Tu n'as pas ramassé le crottin sur le pont, ce matin... je le vois depuis ma fenêtre.

IGNACE

Non... Le pont regarde la rivière geler, Mamzelle Charlotte.

CHARLOTTE

Ça ne va pas, Ignace ?

IGNACE

Il y avait du sang dans la grange où je dors. Du sang frais. Le père en laissait souvent sur ma paillasse. Enfin c'était le mien, vous voyez. Le sang sur ses mains quand il m'avait battu. Ça finit que ça sèche... c'est comme les yeux quand ça pleure. Ça fait des traces comme les rides sur les joues et ça marque le cœur mais ça... ça se voit pas, hein.

CHARLOTTE

(Le regarde étonnée) Ton père te battait ?

IGNACE

Le père, c'est pas moi qu'y battait, vous savez. D'ailleurs c'est jamais les enfants qu'il battait, c'est l'enfant qu'il avait dans la tête, celui qu'y avait pas réussi à pousser comme il faut. Le père, c'était le père. Un pauvre gars comme les autres pis c'est tout. Paix à son âme ! Là où il est, il fera plus grand mal. Pourtant... il y avait du sang frais sur ma paillasse...

(Se lève d'un coup)

Vous, j'vous aime bien. Vous avez juste la Mamzelle Charlotte en arrière des yeux. Y a pas de monstre caché derrière, tout a bien poussé droit.

Ouai... Ignace y vous aime ben gros.

CHARLOTTE

(Elle se lève et lui sourit puis lui tapote l'épaule) Bien moi aussi, je t'aime bien gros, mon Ignace ! Viens-t-en manger une bonne soupe et ça ira mieux après. Toutes ces affaires là, c'est pas bon à ressasser. Viens ! On jaserà puis on attendra mon petit-fils. Il va rentrer pour dîner après l'école. Hein Ignace ? Tu l'aime bien, Wenceslas ?

IGNACE

Lui aussi, il pousse tout droit. Même s'il a une bosse, il pousse droit vers le ciel. C'est bien le plus drôle ça, non ? *(Rit)* Ah ! Mon bon ami Wenceslas !

CHARLOTTE

(Sort sa pièce d'or de sa poche) Tiens ! Regarde Ignace ! Ça, c'est un souvenir de mon père. Il me l'a donnée quand j'avais 11 ans.

IGNACE

11 ans... 11 heures pour la soupe... *(La regarde et tend la main pour la frôler)* Oh ! Le brillant qui aveugle l'homme... Si petit et pourtant plus grand que le soleil !

CHARLOTTE

Hum ! Que tu es drôle, Ignace ! Cette pièce est en or, tu sais. Elle vaut 32 livres. Mais pour moi, elle vaut bien plus que cela ; Elle vaut des millions.

IGNACE

Tout l'or du monde pour l'amour du père ?

CHARLOTTE

Oui, Ignace. C'est ça !

IGNACE

(Regardant le ciel) Il vous voit de là-haut. Il est fier ! Regardez ! Il brille comme de l'or.

CHARLOTTE

Ah ! Ignace ! J'aimerais bien pouvoir le voir mais je n'ai pas ton imagination... Ta douce folie...

IGNACE

(La regarde presque fâché) Ma folie ? *(L'attrape par les épaules)* Mais si je suis fou, qu'est-ce que vous êtes, vous et les autres ? On est tous fous ! C'est ça qui fait l'imagination. Sans ça on ressemblerait à ça ; des pièces de métal jaune qui se prennent pour l'astre de feu !

(Charlotte lui sourit et fait oui de la tête. Ils se dirigent vers la sortie)

CHARLOTTE

Tu as sans doute raison ! Tu sais, Ignace, que je t'ai toujours bien aimé, hum ? Tu es un peu comme mon fils... *(Lui tapote l'épaule)*

IGNACE

(La regarde gravement) Mamzelle Charlotte, quand vous parlez comme ça, Dieu vous regarde et il applaudit. Vous l'entendez ?

CHARLOTTE

Oh ! Tu sais ce qu'on va faire ? Quand je serai morte, je te la donnerai, la pièce d'or. Qu'en dis-tu ?

IGNACE

J'en dis que c'est pas la peine, vous venez de me donner le soleil ! *(Elle le regarde gravement puis acquiesce d'un sourire ému. Ils sortent)*

ACTE IV

Scène 1

(La scène est dans la pénombre et avec une musique assez forte. (Pour éviter d'avoir à faire les bruits de bagarre) Charlotte entre et, tout à coup, est bousculée par l'ombre d'un homme qui se jette sur elle. Elle crie et essaye de s'en débarrasser. L'homme, armé d'une canne, mime d'assommer Charlotte qui, ayant eu juste le temps de pousser un cri, s'écroule. Une fois à terre, il la traîne à l'autre bout de la scène (au pied de l'escalier) Elle gémit, il mime de la frapper encore. (Note ; Elle est couchée sur le ventre) Puis il se penche pour prendre quelque chose dans la poche de sa victime (Les 106 livres et la pièce d'or de 32 livres) et il s'enfuit)

Note : il ne faut pas que l'on puisse reconnaître le comédien qui joue Corriveau afin de laisser planer le doute, d'autant qu'il n'y a pas eu de preuves directes...

Scène 2

(Lumière revient. Ignace arrive tout guilleret)

IGNACE

Ça y est ! Y reste pas la moindre "pomme de route". Le pont de la Mamzelle est propre comme un neu ! Pis j'ai cordé tout l'bois des voisins et...

Tout à coup il voit le corps à terre et fige. Il s'approche lentement. S'agenouille.

Vous qui m'avez donné le soleil, on vous donne les ténèbres... *(Tend une main pour caresser ses cheveux)* Mamzelle Charlotte ! J'vous l'avais toujours dit ; Faut pas aimer les autres. Faut pas s'accrocher, c'est ça qui détruit les hommes. Ça les attire par le fond. Ça les attache aux ténèbres. Y a trop d'enfants qui poussent mal pis qu'y ont du sang sur les mains, des fous, Mazmelle, des fous comme moi et tous les autres pis on s'fait mal sans le vouloir. Comme le père... Il y faisait pas exprès. C'était lui qu'il battait surtout. C'est lui qu'il aurait voulu tuer !

(Crie) Misère ! J'le savais qui fallait pas vous aimer ! J'le savais ! Ni vous ni personne pis voilà que j'suis pris ! Ah ! *(Se tient la tête)* Le bon Dieu y nous attrape partout. *(Se lève, lève le ton)* On a beau se cacher sous les oripeaux, y nous voit, y nous courre après, y nous pogne où qu'y veut ! Faut qu'on aime, hein ? Faut qu'on ai mal ! C'est ça ? Cré maudit ! Cré maudit ! *(Retire son manteau et en recouvre Charlotte)* Ben sous ce manteau là vous la verrez pas. Non ! Pas sous le manteau d'Ignace. Il y a trop de soleil dedans, vous pourrez plus la voir. Vous pourrez plus l'emporter dans vos misères.

Allez ! Disparaissez ! Laissez-nous en paix !

(Puis se calme et la prend contre lui) Ma pauvre Mamzelle Charlotte... C'est pas les coups qui font mal, hein... C'est tout ce qu'il y a dessous. C'est jamais la chair ni le sang, c'est le cœur. Toujours le cœur. J'aurais pas voulu ça pour vous. Non ! Pas pour vous, Mamzelle Charlotte ! *(triste puis soudain regarde en l'air)*

Vous l'entendez ? Le bon Dieu, il applaudit ! Écoutez-le rire ! Il a gagné, il nous a eus. Il nous a tout repris. Et pourtant, lui, il a poussé tout droit comme les arbres sur les pentes. Tout droit vers le ciel même quand la terre était croche. Alors pourquoi tout ça, hein ? *(La serre contre lui)* C'est p'têtre ben pour trouver cet instant, Mamzelle Charlotte. Ce lambeau de lumière sur le monde. C'est juste pour ça qu'on vient pis qu'on meurt ; Pour un tout petit bout d'amour qu'on nous arrache du cœur. Après, c'est l'épée qui nous tue...

(Tout à coup on entend marcher. Il recule)

Scène 3

Entre Jean-Baptiste et Norbelle. Pénombre.

NORBELLE

Grand-mère ! Vous êtes là ? Grand Dieu ! Il fait noir, ici.

JEAN-BAPTISTE

Le contrevent est fermé. Attends ! Je vais l'ouvrir. On verra peut-être où on va... *(Jean-Baptiste avance en direction du corps pour aller ouvrir le contrevent et son pied butte dans la jambe de Charlotte.)*

JEAN-BAPTISTE

Qu'est-ce que c'est que ça ?

(Puis il continue son chemin et va ouvrir le contrevent. La lumière revient sur la scène. À ce moment-là, ils découvrent le corps. Jean-Baptiste retourne le corps afin qu'il soit sur le dos.)

JEAN-BAPTISTE

Oh ! Mon Dieu ! Ta pauvre mé-mère est morte ! *(Norbelle porte ses deux mains à sa bouche et se met à trembler. Jean-Baptiste regarde alors en l'air.)*

JEAN-BAPTISTE

Elle est tombée du haut en bas de son grenier. C'est curieux ! La porte est barrée !

NORBELLE

Venez-vous-en ! Venez-vous-en !

JEAN-BAPTISTE

(Voit Ignace) Ignace ? Qu'est-ce que tu fais là ?

IGNACE

(Lève son bâton en avant de lui. Recule) Laissez-moi !

JEAN-BAPTISTE

C'est toi qui as fait ça ? Hein ?

(Le rejoint. Le bouscule. Ignace recule, effrayé)

NORBELLE

Laissez-le papa ! Venez ! Partons d'ici !

JEAN-BAPTISTE

(Saisit Ignace par le bras pour le secouer) Allez ! Réponds ! C'est toi qui l'as tuée pour la voler, c'est bien ça ? On va aller chercher la police, t'entends ? *(Crié)* La police !

IGNACE

(Furieux) Mamzelle Charlotte n'est pas morte, c'est toi qui l'es ! C'est toi, Corriveau ! C'est toi !

JEAN-BAPTISTE

(L'empoigne par le col) Tais-toi donc, espèce de fou ! *(Le secoue)* T'es rien qu'un assassin puis tu va aller pourrir en prison, entends-tu ?

(Ignace se débat et parvient à se libérer. Il s'enfuit en courant. Les autres partent à sa suite.)

ACTE V

Scène 1

(Tharsile et sa fille, Norbelle, entrent, nostalgiques. Tharsile porte la boucle de ceinture de sa mère.)

NORBELLE

Je n'arrive pas à croire qu'elle ne soit plus là. Un an déjà... C'est à peine si je peux le réaliser.

THARSILE

(Secoue la tête) C'est pareil pour moi ! Chaque jour, je passe sur le pont Régent, son pont, et je me dis que c'est là tout ce qu'il me reste d'elle ; Son petit pont de bois qui,

comme nous autres, lui a survécu et à l'autre bout duquel j'espère chaque jour la retrouver. Je le déteste ! J'aimerais qu'il s'écroule, qu'il disparaisse. Il me nargue et semble me dire ; "Regarde ! Elle est encore là, je détiens tous ses souvenirs, regarde ! Je suis le pont de ta survivance." Et je la vois ; Je vois son reflet dans l'eau, sa robe noire, sa boucle de ceinture qui brille dans le soleil. Il se moque de moi, de ma souffrance, ah ! Je le déteste !

Soupire. (Elle s'assied dans le fauteuil tandis que sa fille s'assied près d'elle.)

NORBELLE

Bien moi je l'aime ! C'est mon dernier passage vers son souvenir. Moi aussi, je peux y sentir sa présence et cela me fait grand bien. *(Un temps, hésite...)*

Mère... Est-ce que... Pensez-vous que ce soit papa qui...

THARSILE

Oh ! Norbelle ! Comment oses-tu douter ainsi de ton propre père ? Je ne veux plus jamais t'entendre dire de telles choses, tu entends ?

NORBELLE

Mais... je ne... non ! Ce n'est pas cela... moi, je ne crois pas que ce soit papa qui l'aie tuée, c'est juste que tout le monde en ville nous regarde étrangement et dit des choses... même vous, maman, je vous ai entendu vous disputer avec papa l'autre soir et j'ai crû que...

THARSILE

(Soupir) C'est vrai que le doute m'a effleuré au début mais tout le monde sait très bien que c'est Ignace qui a fait ça. Tu l'a vu, non ?

NORBELLE

Il était là, c'est vrai, mais rien ne dit que c'est lui qui...

THARSILE

Voyons, Norbelle ! C'est évident ! Ignace est dérangé... anormal. Qui sait ce qui a bien pu lui passer par la tête ? Ça faisait cinq ans qu'il travaillait pour maman et elle ne savait même pas où il habitait ni d'où il venait... Personne à Saint-Thomas ne savait rien de lui. Tu ne trouves pas ça étrange ? *(Norbelle semble très dubitative)* Ah ! Norbelle ! Je connais ton père depuis 24 ans et je sais que ce n'est pas un assassin. Il a ses humeurs, c'est vrai et parfois je ne le comprends pas mais de là à tuer quelqu'un... ma mère, de surcroît !

NORBELLE

Mais que feriez-vous si c'était lui ?

THARSILE

(La regarde un instant, puis doucement) Que fait-on d'un homme qui a tué notre mère mais qui est le père de nos huit enfants ? Tu peux me le dire ?

NORBELLE

Est-ce que vous voulez dire que vous lui auriez pardonné pour nous ?

THARSILE

Bien que pardonner ne soit pas le mot, oui, je l'aurais fait.

NORBELLE

Oh ! Mais c'est horrible !

THARSILE

Horrible ?

NORBELLE

(Motivée) Moi, si quelqu'un vous tuait, fusse-t-il mon mari et le père de mes enfants, alors je le tuerais sans la moindre hésitation, vous pouvez en être assurée.

THARSILE

(Sourit) Ta dévotion me touche mais elle n'est autre que le fruit de ta jeunesse et de ton manque d'expérience. Le jour où tu seras mère, tu me comprendras, ma chérie.

NORBELLE

(Secoue la tête) Ah ! Certes, non ! Je suis bouleversée en songeant à cette vie de sacrifices inhumains à laquelle vous auriez dû vous soumettre pour le bonheur de votre progéniture. Si c'est là ce qui risque d'arriver à une mère, je m'abstiendrais donc d'en être une. *(Se détourne, bras croisés)*

THARSILE

(La prend par l'épaule, sourire) Et tu te priveras de merveilleux moments de bonheur comme celui-ci ?

NORBELLE

(Un temps, se regardent) Je ne sais pas si j'arriverais à aimer mes enfants autant que vous aimez les vôtres... je crains ne pas être aussi bonne que vous... parfois j'ai tant de rage au

cœur, vous savez... *(Un temps)* Est-ce que Grand-mère vous aimait beaucoup ?

THARSILE

(Hoche la tête) Oui, bien sûre, seulement nous n'avons pas eu beaucoup d'occasion pour nous le dire... Lorsque j'étais jeune, j'étais au couvent des Ursulines. Ensuite j'ai vécu un an avec elle et puis, je me suis mariée. Après ça a été un peu... difficile. J'aurais peut-être dû prendre du temps pour lui parler davantage... la veille de sa mort, pourtant, nous avons eu une longue conversation au sujet de mon père. J'aimais tellement quand elle me parlait de lui... il y avait tant d'amour dans son regard, Norbelle. Tant d'amour...

(Elle voit le livre sur le fauteuil et le ramasse. Elle le regarde avec un sourire songeur) Elle disait que Heathcliff, le héros de ce livre, était un vrai homme. Peut-être en avait-elle connu un comme lui.

NORBELLE

Mon grand-père Léonard ?

THARSILE

Oui.

NORBELLE

Puis-je l'avoir ?

(Tharsile hésite puis lui tend le livre. Elle le regarde un instant avant de reprendre)

N'oublies pas que bien des choses n'arrivent que dans les livres, Norbelle... il ne faut pas avoir le rêve trop grand car la plupart d'entre-nous ne parvient jamais à le réaliser et la désillusion est douloureuse et ne s'éteint qu'avec la mort. Elle fait des êtres amers et aigris qui traversent l'existence en se croyant des déshérités de Dieu. Le bonheur, après tout c'est peut-être simplement ne plus rien espérer...

NORBELLE

Et comment est-ce qu'on fait ça ?

THARSILE

(Un temps, la regarde puis sourit) Je l'ignore !

NORBELLE

Maman... est-ce que... vous aimez papa ?

THARSILE

(Surprise) Bien entendu !

NORBELLE

Et... êtes-vous absolument convaincue, dans votre cœur, qu'il est innocent ?

THARSILE

Et toi ? Ne l'es-tu pas ?

NORBELLE

(Un temps, hésite, puis grave) Savez-vous ce que l'on dit, en ville ?

THARSILE

(Se détourne, boudeuse) Non, et c'est très bien comme ça !

NORBELLE

Pourtant... il y a des choses que vous devriez savoir...

THARSILE

(Sèchement) Non ! Tais-toi ! Les commérages ne m'intéressent pas. *(Plus bas)* J'ai ma vérité, celle des autres, je ne veux pas la connaître !

(Lumière s'éteint. Elles restent immobiles durant les voix off)

Scène 2

(On entend, en voix off, les rumeurs du village)

VOIX OFF DE FEMME

Qui a bien pu tuer Mademoiselle la veuve Todd ? Ne pensez-vous que cela puisse être Ignace ? Il était dans la maison quand on a trouvé le cadavre. C'est Corriveau qui l'a dit à la police... Le pauvre Ignace ! Il a passé trois jours en prison.

VOIX OFF D'HOMME

Mais ils ont bien dû le libérer; il y a un tas de témoins qui l'ont vu entrain de nettoyer le pont, ce jour-là. Quand il a eu fini, il est allé corder du bois chez Mélanie Delagrave et Jean-Baptiste Lavergne. Et quand il est parti de chez eux, la Mademoiselle était morte depuis plus de deux heures, alors ...

VOIX OFF DE FEMME

Et alors ? Il a bien pu la tuer avant ! Tout le monde pense comme moi en ville, c'est Ignace, je vous dis !

VOIX OFF D'HOMME

Non ! Moi je vous dis que c'est Lizotte !

VOIX OFF DE FEMME

Ah ! Ça m'étonnerait beaucoup, il était amoureux d'elle.

VOIX OFF D'HOMME

À plus forte raison ! Elle ne voulait pas de lui, ça l'a peut-être énervé ?

VOIX OFF DE FEMME

Corriveau dit que c'est Jacques Montminy qui l'a tuée et bien du monde partage cet avis, dans la paroisse. Il est allé lui livrer du bois le matin même... Mademoiselle Todd avait toujours de l'argent partout, cela l'aura tenté. Il n'est pas bien riche. En plus, une pièce d'or aurait disparu.

VOIX OFF D'HOMME

Vous êtes tous dans l'erreur. C'est Corriveau, le coupable ! Dans un mois il y aura le procès, la vérité éclatera et il finira sur la potence, pendu haut et court. Vous verrez ce que je vous dis, et il n'aura que ce qu'il mérite !
(*Lumière revient*)

POUR OBTENIR LA FIN, VEUILLEZ CONTACTER L'AUTEURE
CATHERINE.CHEVROT@CGOCABLE.CA